

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

### ARTHUR BRUYÈRE



**Note** : Le texte qui suit est tributaire de l'âge du rédacteur (André Bruyère, 77 ans) et de son rang dans la famille (7<sup>e</sup> enfant). Seul survivant de cette famille, personne ne peut le renseigner davantage.

#### Premières années

Arthur Bruyère est né à Outremont — possiblement au 631 rue Champagneur — le 19 mai 1892. Il était le fils de Félix Bruyère (Bryère) et d'Eugénie Charbonneau.

Je ne sais où il a fait ses études. On le retrouve chanteur dans l'Association des chanteurs de Montréal en tant que ténor en compagnie de Cécile, Thérèse et Gaston Vincent. (voir détails en annexe)



Mon père fut aussi cornettiste dans un ensemble dirigé par M. Agostini.

Il épouse Cécile Vincent, fille de Rosario Vincent et de Oliva Lacasse le 7 mai 1918 en l'église Saint-Edouard de Montréal rue Saint-Denis peu de temps après le décès de cette dernière à 48 ans. La cérémonie fut quand même grandiose, des amis communs, musiciens, firent les frais de la musique. Fait rarissime. Voir en annexe la transcription d'un article dans le journal peu après.



Ci-contre, Arthur nouveau marié.

M. Vincent ne voyait pas cette union d'un bon œil, car elle épousait un simple charpentier alors qu'il rêvait d'en faire une princesse. Radical, il lui dit de ne jamais venir se plaindre à lui si elle se trouvait dans la gêne. C'est ainsi qu'elle lui cacha longtemps sa détresse, trop fière pour aller quémander. Ce n'est que plusieurs années plus tard qu'il se rendit compte de la situation et pardonna — sans plus. Je n'ai jamais entendu dire qu'il ouvrit son portefeuille. C'est aussi cette intransigeance qui explique pourquoi il ne fut pas parrain des aînés selon la coutume, mais seulement du 7<sup>e</sup> — l'auteur de cette notice.

Je crois que mes parents demeurèrent rue Chateaubriand, non loin de la demeure de M. Vincent. Sa grand-mère Lacasse et ses sœurs plus jeunes pouvaient probablement l'aider. Plusieurs enfants furent baptisés à la paroisse Saint-Édouard.

### **Rue Sauvé vers 1928**

Seuls André et Denise furent baptisés à la paroisse Notre-Dame-de-la-Visitation du Sault-aux-Récollets alors qu'Arthur et Cécile étaient allés s'installer au 1507 rue Sauvé dans une maison qu'Arthur avait bâtie (1928?) Et qui n'existe plus que depuis peu, soit en 2006. Ci-dessous, cette photo prise un peu avant montre au milieu notre maison beige sur la rue Sauvé.



Malheureusement, l'endroit n'était pas idéal. Il se trouvait dans une baissière au nord du boisé des Sulpiciens. Tous les printemps, un important ruisseau se gonflait de la fonte des neiges et les canalisations qui se trouvaient sous la rue Sauvé étant d'un diamètre inadéquat une inondation se produisait, envahissant les caves des résidences, peu nombreuses en ce temps-là, emprisonnant les habitants dans leur logis. Pour en sortir, nous devions appeler un employé de la ville qui venait nous chercher en chaloupe. Je me souviens que mon père, à certains moments, ouvrait la trappe du plancher et évaluait la situation. L'eau se trouvait parfois à quelques pouces du plancher.

Il faut se rappeler qu'il y avait alors une grande crise économique. Charpentier-menuisier, le travail était rare en hiver. Il n'y avait pas d'assurance chômage. Le secours direct (appellation de l'assistance sociale) leur était refusé, car M. Rosario Vincent aurait pu leur venir en aide. Les hivers étaient rudes et le combustible était rare. À l'occasion, tante Thérèse ou tante Berthe s'en rendaient compte et achetaient une poche de charbon.

Je me souviens qu'un certain été, ils avaient fait tremper du papier journal et fait des boulettes; séchées au soleil, elles formaient une espèce de charbon de bois, combustible pour l'hiver. Après les fêtes, nous cueillions les arbres de Noël. Les frères de Saint-Gabriel donnèrent au moins une fois les fonds de barils de mélasse à vache : diluées, elles fournissaient un apport nutritif. Pour illustrer davantage l'état de pauvreté de la famille, je rapporte le pire souvenir — de ma mère — après avoir servi une tranche de pain aux plus vieux en guise de repas et une demi-tranche aux plus jeunes, mon frère Roger s'est exclamé : « C'est tout? » Mon père et ma mère sont allés cacher leur chagrin dans leur chambre, sans manger.

Après une dizaine d'années (?), ils furent contraints de quitter la maison. Ils faisaient faillite. La charge d'une famille de 8 enfants — plus les fausses couches — un travail aléatoire, un chômage saisonnier, une femme malade ne lui avaient pas donné la possibilité de payer les comptes de taxes. Comment s'en sortir? L'exil vers le Nord, la colonisation, fut envisagé, je crois.

## Rue Charton de 1937 à 1944

Dans les faits, un nouveau terrain fut acheté sur la rue Charton, à environ un kilomètre de là, de l'autre côté des deux fermes des frères de Saint-Gabriel et des pères Jésuites, à l'est de la rue Papineau — qui devint le 9845. Gérard, adolescent de 15 – 16 ans fut chargé de défaire des « panneaux de char » — des panneaux de wagons de chemin de fer dont la compagnie ferroviaire se départait moyennant combien? Après son travail, Arthur se rendait sur place et construisait une nouvelle maison sur pilotis avec les planches récupérées. Le soir de notre entrée dans cette nouvelle maison, une pluie abondante accompagnée de vent tombait. Des espaces de trois ou quatre pouces entre le toit et les murs la laissaient pénétrer à l'intérieur. C'était vraiment rudimentaire. Et ça l'est resté longtemps, les finances ne permettant pas davantage. Cette maison en briques rouges existe encore, mais portant une nouvelle adresse civique, modifiée évidemment, mais bien reconnaissable (ci-dessous, photo du 12 février 2006 montrant notre maison en briques rouges au milieu).



Une chose à signaler : la violence occasionnelle d'Arthur. Les conditions matérielles de la famille, semble-t-il, ont conduit plusieurs de mes frères à fuguer. Roger, Gérard pour peu de temps, Jacques et Yvon. Je ne me souviens que du retour au foyer de Jacques et Yvon. Sa conduite n'avait rien de semblable à celle du père de l'enfant prodigue de l'Évangile. Maman et les enfants quittaient la maison, les portes et les fenêtres se fermaient, Jacques et Yvon étaient rossés. Quand nous rentrions, ils étaient couchés et en pleurs. Quant à moi, je n'ai aucune souvenance de violence à mon égard. (J'étais un ange... et je le suis encore).

Et ce fut la guerre de 1939. Roger, ayant fui le foyer, fut un des premiers à s'engager dans le Régiment de Maisonneuve rue Craig, avant même la déclaration de la guerre. Je me souviens que Jacqueline, ouvertement ou en cachette, nous avait amenés le voir dans une maison de chambre du bas de la ville. Gérard s'engagea à son tour. Et nous allions avec grande tristesse et beaucoup de larmes assister à leur départ de la gare Bonaventure pour le camp d'entraînement de Valcartier. Des manœuvres militaires se déroulaient à l'occasion dans les terrains vagues près de chez nous. Jacques s'enrôla dans la marine à l'âge de 17 ans. Jean-Guy attendit la conscription pour le faire. Plus tard, Yvon s'enrôla lui aussi. Quant à moi, j'étais trop jeune pour le service militaire.



Le 7 mai 1943, Jacqueline organisa une fête pour le 25<sup>e</sup> anniversaire de mariage de nos parents. Sur la photo ci-dessus, on voit de gauche à droite : Denise, Yvon, Arthur, Jacqueline, Cécile, Jean-Guy et André. Elle leur fit quitter la maison sous un prétexte quelconque et profita de leur

absence pour préparer la maison. Les invités se présentèrent à la maison durant ce temps. À leur retour, ce fut la fête. Denise présenta une corbeille de fleurs et moi, André, je fus chargé de la lecture d'un hommage à nos parents.

À la demande des pères Jésuites, il se présenta dans les maisons du quartier pour y faire signer une pétition pour obtenir une nouvelle paroisse catholique. Et c'est ainsi que naquit la paroisse des Saints-Martyrs-Canadiens de Montréal dont le premier curé fut l'abbé Pressault. À la demande de ce dernier, lors de sa première visite paroissiale, papa devint maître de chapelle et maman organiste. Les pratiques de chant se faisaient à la maison. Papa fut de plus membre de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul (nous avons nous-mêmes reçu une assistance de leur part à quelques reprises avant ou après sa participation).

À l'âge de 50 ans (1942), mon père fut contraint de garder le lit pour une période de six mois. Il était devenu invalide. Congénitalement, il avait un cœur hypertrophié : à 19 ans il avait eu une première lésion au cœur, une deuxième, vers l'âge de 39 ans et à 50 ans la troisième. Pour s'occuper un peu, il éleva des poussins sous le poêle de la cuisine... qui devinrent des poules dont je prenais soin.

### **Saint-Lazare en 1944**

Un voisin et ami, M. Bellemare, un ancien professeur mais non retraité transmet à mon père le goût de la campagne en lui faisant part de son intention d'aller s'établir sur une ferme que sa sœur célibataire venait d'acheter à Saint-Lazare, dans le comté de Vaudreuil, rang Sainte-Angélique. Et c'est ainsi qu'au printemps de 1944, nous partîmes pour ce village. La maison était située tout en haut de la côte du rang Sainte-Élisabeth, près du village. M. Ménard avait décidé de vendre sa propriété. Il s'agissait d'une terre de 60 arpents. Une partie de la terre était cultivable, une plus grande partie était en friche, une érablière se trouvait tout au fond. Une maison de deux étages, rouge terracotta, une remise, une porcherie, une grange. Un verger de pommiers sauvages à quelque distance de la maison. L'église paroissiale avait passé au feu, les célébrations se faisaient dans un entrepôt du marchand général (M. Denis). Le curé Sauvé était décédé depuis peu lors d'un accident à un passage à niveau à Vaudreuil.

L'été suivant, allant à la messe le dimanche, je fus accosté par le chef de gare de Saint-Lazare qui me remit un télégramme pour mes parents. Je retournai sur mes pas pour le leur remettre. Il s'agissait d'un pli annonçant que mon frère Gérard était porté disparu. En général, semble-t-il, on procédait de cette façon même si on était sûr qu'il s'était fait tuer. Un peu plus tard, un nouveau télégramme confirmait le premier message. Un vieux cheval de 23 ou 24 ans fut acheté (Tom). Mon père se mit à la charrue et je conduisais le cheval. Nombreux arrêts à cause de papa. Avec le temps, s'ajoutèrent vaches, porcs, poules. Donc, un peu de culture. Fraises, haricots et tomates pour la conserverie du village. Au printemps, les sucres.

Les gros travaux furent le lot des enfants... André, Yvon, Jean-Guy... et plus tard Jacques de retour de la guerre (on le voit dans la première photo ci-dessous). Jean-Guy était le pourvoyeur du bois de chauffage abattu dans l'érablière familiale. Il le fut pendant plusieurs années.

Une croix du chemin fut érigée sur le terrain, une grotte à la vierge au pied (on la voit dans la deuxième photo ci-dessous). Elle fut bénie par le curé Béland lors d'un de mes passages à la maison. La maison devenant un peu exigüe, elle fut agrandie vers l'arrière. Cet agrandissement n'aurait pas été nécessaire si mon père avait su que Jean-Guy et Jacques quitteraient la maison dans l'année pour se marier.



Arthur a vendu des parcelles de son terrain à au moins trois personnes : juste à côté, le premier était un employé d'Air Canada qui a invité Jean-Guy son fils à y postuler, le deuxième était son frère Clovis, puis le troisième était son fils Jacques.



À l'arrière, de gauche à droite : Arthur Bruyère, Cécile Vincent, Rolland Rozon, Jacqueline Bruyère, Lorraine Chevrier, Jacques Bruyère, Gustave Cormier et son épouse Berthe Vincent, sœur de Cécile. À l'avant, de gauche à droite : Madeleine Bruyère, fille de Roger Bruyère, Gilles Rozon, Rolande Rozon, Denise Bruyère, et trois autres personnes. La photo doit dater d'autour de 1950.

Puis, la santé de papa diminua progressivement. Il dut faire des séjours à l'hôpital. À la sortie de l'un d'eux, le médecin l'avertit que le prochain séjour serait le dernier. Au printemps de 1957, il dut être hospitalisé à l'hôpital Saint-Joseph de Lachine où il séjourna une dizaine de jours. Je l'accompagnai pour sa première nuit. Puis, alternativement, Denise et Roger le veillèrent. On avait placé un autre lit à côté de celui de papa dans une chambre privée.



Dans le lit : Arthur avec Cécile appuyée contre lui. À l'arrière, de gauche à droite : André, Jacqueline, Denise et Yvon. À l'avant, de gauche à droite : Roger et Jean-Guy.

C'était en juin, il me fallait être auprès de mes élèves pour les préparer aux examens. Je quittai papa. Le soir même, je fus appelé au téléphone. Papa venait de mourir. Il fut exposé dans le salon de la maison. À la grande surprise des habitants de la place et contrairement aux habitudes locales, la maison fut fermée aux visiteurs pour la nuit. Et nous nous sommes couchés.

Ses funérailles furent célébrées à l'église de Saint-Lazare, reconstruite, et il fut porté en terre au cimetière de la Côte-des-Neiges dans le terrain no 318 de la section I, terrain acheté en 1912 par son père Félix et dédié à cet effet pour la famille à perpétuité.

Qu'il repose en paix.

## ANNEXE – Photo de la chorale de l'Association des chanteurs de Montréal avec identification



Gaston, Arthur, Thérèse et Cécile portent des numéros à l'encre sur la photo

- 1.— Dernière rangée du haut, de gauche à droite, le 3<sup>e</sup> homme, Gaston Vincent, chiffre un au-dessus de la tête
- 2.— Avant-dernière rangée de gauche à droite, le 3<sup>e</sup> homme, Arthur Bruyère, chiffre 2 sur la chemise
- 3.— 1<sup>ère</sup> rangée des femmes, de gauche à droite, la 8<sup>e</sup>, tante Thérèse Vincent avec un bandeau blanc
- 4.— Dernière rangée des femmes, à droite, de droite à gauche, la 3<sup>e</sup>, Cécile Vincent

M. Jean Goulet, Directeur musical des chanteurs de Montréal a aussi été violoniste au mariage de Cécile Vincent et d'Arthur Bruyère.

## ANNEXE —Mariage de Cécile Vincent et Arthur Bruyère

(transcription de la parution dans le journal en 1918)

Mardi matin, le 7 mai dernier à 10 heures, avait lieu à l'église Saint-Édouard le mariage de Mlle Marie Jeanne Cécile Vincent, fille de notre estimé concitoyen M. Rosario Vincent, voyageur de commerce à M. P. Arthur Bruyère.

La bénédiction nuptiale a été donnée et la messe a été chantée par M. l'abbé Henri Bélanger, vicaire à Sainte-Brigitte de Montréal et le sermon par M. Adrien Lacasse, deux cousins de la mariée.

Durant la messe, l'orchestre Gariépy, composé de M. Jos Gariépy, cornettiste, Jean Goulet, violoniste, Ed Hogue, violoniste, A.R. Lafrance, flûtiste, F. Drouin, violoncelliste, Frs Versmessen, clarinettiste, et J. Baptiste Deny, organiste à Saint-Édouard, a fait entendre les morceaux suivants :

- Entrée : Marche nuptiale de Wagner
- Jusqu'à l'évangile : Adoration — Filippucci – Soliste : M. Jean Goulet, violoniste
- Après l'élévation : Berceuse de Jocelyn — Soliste : F. Drouin, violoncelliste
- Sortie : Marche nuptiale — Mendelssohn
- À l'offertoire : Mme B. Marsil, cantatrice bien connue et très appréciée, a chanté Le Noël du mariage par Antony Vhudens avec violon obligato par M. Jean Goulet.

En somme, avec des artistes d'aussi grande réputation, la musique a été des plus captivantes et du plus haut ton.

L'église, somptueusement décorée, était remplie de fidèles. Après la messe les nouveaux époux se sont rendus chez le père de la mariée ou une foule de parents et d'amis les attendaient pour leur présenter leurs vœux de bonheur.

Parmi les parents et amis qui s'étaient rendus pour saluer les nouveaux époux nous avons remarqué : M. et Mme Félix Bruyère, Alf Pasche, Mme Joseph Lacasse, L. Blouin, Adélard Groulx, P. Sheffer, A. Laviolette, Cyrille Prud'homme, Joseph Lanthier, P. Chartier, Olivier Décarie, J. Décarie, B. Marsil, Fortin, Massey, Martin, Racette, Langevin, Sévigny, Mlles Germaine Bruyère, Colomba Brodeur, Lucienne Lacasse, Alice Décarie, Violette Beauchamp, Aurore Lévesque, Elmire Veilleux, Nora Laviolette, Marie-Thérèse Vincent, Berthe Alice Vincent, Alandrina Mc Caughan, Irène Angrignon, Annette Quenneville, Marie-Paule Pelletier, Marie-Jeanne Pelletier, Germaine Sauvé, M. Lucien Bruyère, Georges-Henri Vincent, Antonio Bédard, Gaston Vincent.

*Témoin oculaire*